

# ANDRÉ BLANCHARD CONTREBANDÉ



LE DILETANTE



André Blanchard

*Contrebande*

CARNETS 2003-2005

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>

Couverture : Y5/P5  
© le dilettante, 2007  
ISBN 978-2-84263-220-5

à Renaud Raphael  
*in memoriam*



2003

*Janvier*

*M*ÊME défaillant, un soleil d'hiver ménage toujours quelques beautés. Nous, pareillement convalescent, c'est tangent.

Compensons : c'est le moment où nous pouvons le regarder en face.

\*

Je suis à taper mes *Carnets (2000-2002)* et snobe la suite : quand j'ai la main qui pianote et la tête à compulsurer les notes anciennes, je renâcle à en écrire de nouvelles. Dans *Tribulations arrière*, le petit récit qui ouvre lesdits *Carnets*, je raconte, entre autres, les tracas auxquels j'ai eu droit durant mon chômage via les convocations, qui tombaient hardi petit, des organismes officiels. J'ai oublié de rapporter la plus gratinée, c'est pourquoi

elle fut la dernière. Elle émanait de la Direction du travail, où, fin 2000, une pimêche tout juste sortie des écoles me somma, à peine posé le bout de mes fesses, de lui présenter mes états de service en tant que demandeur d'emploi, c'est-à-dire toutes les réponses des employeurs que j'avais démarchés. Ce fut comme si j'avais été sur une liste noire, le manque de bol récidivait. J'eus beau faire valoir que je ne me tournais pas les pouces, qu'étant écrivain je fournissais mon lot, m'acquittais d'un tribut puisqu'on me bassinait avec cela, que de toute façon il ne me restait comme droits que trois mois d'indemnisation, que ce n'était pas le bout du monde, qu'après vous n'entendez plus parler de moi : eh bien, des nêfles ! Plus je plaidais, plus elle toisait le convoqué, la supériorité en vitrine : bien fringuée, bonne paie, garantie de l'emploi, là pour démolir ceux qui ne peuvent en dire autant, là pour faire du chiffre : tant de chômeurs à rayer des listes – ce qui, pour bibi, fut accompli dans la semaine. J'eusse pu me mettre en pétard, ferrailler, ou, au contraire, tout d'humilité, implorer. Je m'abstins, comme guidé par cet avertissement : quand la médiocrité vous barre le chemin, le rebrousser, c'est ne pas se salir.

\*



- Parfois, nous jalouserions bien l'idiot du village :  
– Et où tu vas comme ça ?  
– De l'avant !

\*

On le dit, que relire permet de recenser des beautés qui nous avaient laissés aveugles. Las ! quelquefois, ce n'en sont pas. Piochons. Green, dans *Le Miroir intérieur*, rapporte que dans une salle de rédaction, quelqu'un à qui on offrait un poste dont il ne voulait à aucun prix, s'écrie : « Comme a dit je ne sais plus qui : Éloignez de moi ce calice. » Et Green de se lamenter à propos de ce « Je ne sais plus qui », parlant de bourde, comme quoi la culture religieuse part à vau-l'eau, alors que, d'évidence, il ne s'agit pas d'un oubli, mais d'une boutade, où l'ironie s'en paie une tranche.

Après le Green à côté de la plaque, voyons pire. Toujours dans son *Journal*, cette fois dans *Le Revenant*, il nous raconte un entretien avec un religieux, lequel lui dit, entre autres hosannas : « La moindre parole de la Bible a plus d'importance que n'importe quoi sorti de la plume d'un écrivain, quel qu'il soit. » Face à pareille divagation fanatique qui insulte tous les génies de la plume, morts, vivants et à naître, quelle est la réaction de l'écrivain Green ? Il a envie de

sauter au cou du religieux – à notre stupéfaction pour l’embrasser, et non l’étrangler.

\*

Des choses qui arrivent trop tard, c’est courant dans une vie, et celle de l’écrivain pousse à la roue. Ne parlons pas du succès qui débarque pile pour étoffer la couronne mortuaire, c’est on ne peut plus répertorié, envisageons cette autre attrape, combien plus tordue : posséder son art, et perdre le goût d’en user.

Comme quoi Rimbaud fut deux fois précoce.

\*

À la galerie, un visiteur, qui travaille dans une grande surface et se libère un peu en caftant, me dit : « Les fêtes de fin d’année, mais ce fut incroyable ! La vente sur la bouffe, on n’a jamais vu ça. Les gens se bâfrent, il n’y a pas d’autre mot. » Et roule la digestion ! Ce petit jésus, dans son étable, incarnation et éloge du dénuement, ne saurait la couper. Au contraire, comme pour faire passer tout ça, on le mange.

\*

Ah ! ce besoin qu’ont certains d’en rajouter ; ainsi, à la radio, ceci, dit à un écrivain par un

interviewer qui devait se croire comme au volant du livre :

– Vos mots, on le sent bien, peuvent sauver un lecteur de la mort.

Mais non, andouille! La différer, tout au plus la différer. Que la littérature puisse offrir l’occasion de frimer, c’est de la tentation. Tâchons de ne pas suivre, quitte à passer pour un lourdaud.

S’il n’est rien comme lire dans de vieilles éditions pour que s’enrichisse la sensation d’héritage spirituel, il se peut que ça ne suffise pas, que ça ne marche pas. On me dit quelquefois, et cela se veut éloge à cause de la référence à Montaigne : « Vous êtes la matière de votre livre. » Bon, il est temps que j’avoue mon cas, passible d’une bronca : je n’ai jamais pu lire Montaigne, quelques pages et il me barbe, tant il m’en apparaît une bien vieille, avec ça plein de componction, lointain, glacial, et d’une langue qui ne me va pas. Il faudrait sans doute qu’un jour je me force, je ne dis pas, et aille de nouveau y voir, on ne sait jamais, l’inverse se rencontre : des livres qu’on a aimés, et qu’une relecture déclassé.

N’empêche, il n’est rien de tel que nos goûts et dégoûts pour attraper la sclérose. Être un encroûté, c’est à l’ancienneté.

Au fond, il est deux sortes de gens, donc d'écrivains. Le coup de la baguette magique façon Proust, via la madeleine, les uns en rêvent; d'autres, comme moi, en cauchemarderaient. Qu'elle gise où elle est, mon enfance, ce hors-d'œuvre de cadavre.

\*

J'entendais l'autre jour sur France Culture des entretiens avec Françoise Giroud, rediffusés à l'occasion de sa mort. C'est toujours embêtant, et ça veut tout dire, quand, quelqu'un qui écrit, c'est à l'oral qu'on l'apprécie. Exceptons ses *Leçons particulières*, qui peuvent être profitables à d'autres. Giroud a pour elle d'avoir en quelque sorte complété Beauvoir et œuvré en faisant sienne une illustre expression : *Je me suis toujours fait une certaine idée* – de la femme. Elle porta la parité sur les fonts baptismaux, en marraine de guerre.

Et nous, prenons les augures. L'homme a encore quelques belles années devant lui avant de se faire rejoindre, et, c'est tout vu, dépasser.

Restera le gros morceau : que la France version femme ne soit pas l'actuelle en sous-titrée.

\*

Nous habitons une maison de rêve pour les chats. Nougat n'en revient pas, dont tout le cirque est de nous en persuader, croyant nous refile le tuyau. Grelin, déjà, nous avait fait le coup lorsqu'il étrenna ces lieux où les quatre pattes peuvent voir venir. Non mais, qu'est-ce qu'ils n'ont pas, et ce en plein centre-ville ! une charmille centenaire, presque aussi large que haute, avec réserve d'oiseaux ; le long du petit jardin terrasse, une vieille murette où villégiaturent des lézards ; un carré de terre suffisant pour y alpaguer des rongeurs en goguette ; un autre, d'herbe, où venir mâcher quelques brins, histoire de se purger ; des toits de plain-pied avec les fenêtres, et c'est parti pour une virée en ville ni vu ni connu, du danger ; à l'intérieur, cave et grenier, de quoi, les jours de pluie, snober l'ennui ; entre les deux, des rampes d'escalier en guise de toboggan, pris à toute berzingue et, à l'arrivée, va pour les dérapages olé olé sur les planchers. Qu'est-ce que c'est bidonnant !

Le problème avec les chats, c'est nous, qui ne sommes pas sans quelquefois casser l'ambiance, quand leur *pourvu que ça dure*, qui tient

du mouvement perpétuel, vexe notre incompetence à faire nôtre le bien-être en visite.

\*

Pris séparés, les deux mots sont déjà terribles ; alors, associés ! La *loi* du *marché*.

\*

Dans *La Possession (Journaliers XIV)*, Jouhandeau raconte qu'en 1945, arrivant un matin au collège où il est professeur, il voit venir à lui un collègue qui s'empresse de lui narrer sa soirée de la veille, une réception donnée par des résistants, au cours de laquelle il fut présenté à Mauriac ; et le bonhomme, aux anges, de rapporter, comme Mauriac s'enquérât de sa profession : « Je crois devoir dire que j'enseignais les sciences au pensionnat de Passy, où vous êtes professeur de lettres » ; et Mauriac, alors, aurait rectifié :

– Où il était professeur. Jouhandeau a bien été fusillé ?

C'est énorme et, de la part de Jouhandeau qui reprend ça, à supposer qu'il ne l'invente pas, c'est de la pure diffamation, et de ce venin dont il n'était pas chiche. Tenons pour impossible que Mauriac ait dit cela. Ferrailant à la Libération avec les agités de l'épuration, il en appela à la

clémence, à la concorde, contre la loi du talion, c'est de notoriété publique. Jouhandeau se drape dans la pose du persécuté, pour mieux faire le matamore ou le saint Innocent. C'est tout lui, sorte de Bobin avant l'heure, en plus dessalé, pipelet de la mystique, acrobate de la prière tant elle partait des bas-fonds, qui excella à ne jamais démentir Pascal et son *qui veut faire l'ange...*

\*

J'ai le chic pour semer mes pièces et, à cause de mes oreilles *kaputt*, ne réagir que trop tard, une fois de retour à la maison. Qui sait, quelques garnements m'ont peut-être repéré! Allons même jusqu'à l'espérer, si cela peut leur éviter de siphonner quelques mémés...

\*

Il y a chez Proust, parfois, une disproportion entre le style et le sujet, le premier nous apparaissant de trop, comme s'il claquait ses avoirs pour ce qui n'en vaut pas le coup; ainsi le long passage sur les asperges qui, lorsqu'on les a mangées, transforment «le pot de chambre en vase à parfum». D'un autre côté, c'est en de telles occasions que Proust se révèle écrasant, ayant toujours en réserve de la beauté, prête à faire un extra, gratis.

Ce qui est bien avec Proust, c'est qu'on peut pinailler, à notre confusion ; par exemple lorsqu'il écrit, la première fois où, chez son oncle, il rencontre Odette : « Je ne savais pas ce que c'était qu'un bleu » ; dans un premier temps nous pouvons tiquer, préférant ceci, plus simple : « Je ne savais pas ce qu'était un bleu » ; mais cette légère lourdeur de la tournure pour laquelle opte Proust, c'est mieux malgré tout : comme le narrateur est alors adolescent, on peut y deviner la nuance qui marque l'embarras.

\*

Ce qu'on pense un jour, le penser toujours, voilà qui nous semble pouvoir tenir le coup. Qu'on remplace penser par aimer, et ce n'est plus la même chanson.

\*

À la radio j'entends Ernaux en train de vendre sa dernière brochure. Le temps que je me bouge afin de lui couper le sifflet, je saisis au vol une de ses jérémiades. Elle se désole qu'on la perçoive comme « une obscénité sociale et sexuelle ».

– Mais non. Obscénité littéraire suffit.



Ce vert, quand de partout il débourre sous les premiers soleils rétablis, nous ferait pour un rien bisquer : voilà une nature qui, au contraire de la nôtre, ne faillit jamais. L'éternel retour, chez nous, c'est plutôt à notre confusion. Celui qu'on est défigurerait celui qu'on fut.

\*

Visite à ma mère qui des jours agonise, d'autres revient sur notre rive. Il faut avoir les nerfs nickel et le cœur d'aplomb quand on s'apprête à pénétrer dans cet immense hôpital bisontin, sans doute la plus grosse boîte de la région. Oui, c'est l'usine : centaines de malades, centaines de visiteurs, centaines de blouses blanches. Ce gigantisme impressionne, sauf la souffrance, guère réputée pour jouer les lilliputiennes.

Pour nombre d'hospitalisés, il y a cette inconnue qui crucifie le moral : c'est ici comme à l'armée en temps de guerre, on sait quand on y entre, jamais quand on en sortira, ni en quel état. Que le *mort ou vif* puisse être une loterie, c'est l'endroit pour fantasmer là-dessus. Il faut cette confrontation avec ce dortoir sous perflu-

sion, avec cette immobilité de force, pour que nous qui baguenaudons brassions de nouveau la donne : cette liberté d'aller et venir, de naturelle devient luxe.

On l'étreint tout de suite : on se sauve de là.

\*

Leiris, s'adressant à Tzara : « Sachez que le parasite littéraire que vous êtes n'est pas digne de lécher mes excréments. » Des deux, c'est Tzara que je garderais, serait-il bidon. Que l'autre soit comme s'il n'avait jamais existé, avec son vocabulaire de tortionnaire.

\*

Il me semble avoir déjà dit qu'à la galerie je servais à tout, entre autres de planton qui renseigne, que ce soit sur l'art ou sur la vie, se résumât-elle à des énigmes indignes d'un sphinx. Quelquefois, j'y mets même du zèle ; ainsi hier, me tenant sur le pas de la porte, je voyais un quidam, la cinquantaine, mal fagoté, tenant un petit enfant par la main et de l'autre un morceau de papier qu'il déchiffrait en même temps que les plaques des rues, errant comme en hébétude, d'un pas freiné par cette lassitude de qui a frappé en vain à toutes les portes. Je me suis avancé pour

savoir ce qu'il en était. Il s'agissait de trois fois rien, remettre cet étranger, un réfugié sans doute, sur le bon chemin, celui de la préfecture. C'est de l'anecdote bien anodine en notre époque de migrations à tous crins, qui n'eût pas mérité une note s'il n'y avait eu ceci : ce qui justifia mon élan, ce fut ma vision, soudain ce duo se confondit avec celui que font Charlot et son haut comme trois pommes de *Kid...*

\*

Une fois dans la cinquantaine, il y a ce coup d'œil en arrière qui nous détend : le plus gros est fait. Reste le plus dur?

Oh ! là ! commençons à nous faire peur, tiens ! comme si ce n'était pas ça, déjà, vieillir.

\*

De Michon, dans un entretien publié par *Le Magazine littéraire* de décembre 2002, que je lis à retardement pour ne pas changer : il a plein de textes de Hugo, Flaubert, Rimbaud, Faulkner, Baudelaire dans sa mémoire, il s'empare de nombreux extraits pour les couler dans sa prose... et l'emprunt se fait sans guillemets ! « Dans mon esprit, il y en a. Dans mon texte, souvent non. » Ce n'est pas pour dire, mais l'inverse serait

mieux, non ? Voilà de quoi en rester sidéré, et plutôt deux fois qu'une car celui qui mène l'entretien ne moufte pas. Tout autre que Michon se verrait rappelé à l'ordre, et mis au piquet. Pareil micmac devrait refroidir quiconque jalouserait sa place de chouchou.

\*

Mesurons notre déclin. Ne pas dormir, à trente ans, c'est vivre ; à cinquante, ce n'est plus une vie. On finit comme on a commencé, par des leçons.

\*

C'est à se taper le cul par terre, ce qu'on peut lire dans le journal du coin. Parce qu'un artiste local – fils à papa, ancien politique dont le nom crochète bien des serrures – expose une œuvre au Salon d'automne, la fin de l'article y va franco : « Ainsi notre artiste succède-t-il à Van Gogh, Toulouse-Lautrec, Dalí. » En voilà du raccourci ! Quitte à ce que ces grands-là le soient.

\*

La souffrance n'est rien d'autre qu'une entremetteuse dont le trafic consiste à nous enfumer, et ce afin de nous persuader que nous sommes faits pour mourir plutôt que pour vivre.